

I- *Le dragon vert* de Charlotte Boisjoli (Éditions de la pleine lune)

Gilles Cossette

Numéro 30, été 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cossette, G. (1983). Compte rendu de [I- *Le dragon vert* de Charlotte Boisjoli (Éditions de la pleine lune)]. *Lettres québécoises*, (30), 19–20.



Hommes condamnés

I- Le dragon vert

de Charlotte Boisjoli

(Éditions de la pleine lune)

Les comédiennes «écrivaines» sont une espèce rare et surprenante. Quand elles attrapent leur plume, elles en font voir de toutes les couleurs aux pauvres hommes. Une plume peut être douce, si on la prend par le bon bout, mais elle a aussi une pointe acérée. La comédienne Anne Dandurand, dans *La Louve-garou*, nous a récemment donné une nouvelle passionnément caressante dans laquelle la narratrice fait l'amour, avec les mots, à un homme fictif qu'elle a inventé exprès. La comédienne Charlotte Boisjoli, dans *Théodule*, une nouvelle de son deuxième recueil, *Le dragon vert*, se livre à l'exercice contraire.

Qui est ce Théodule, que Charlotte Boisjoli crée comme on fabrique une poupée qui servira à un envoûtement? Devinez: Théodule est extrêmement autoritaire; il est égoïste, «ne donne que dans l'attente de mieux recevoir»; il est orgueilleux, il aime être adulé. Il n'a pas de sentiments; il a du pouvoir; il a mauvais caractère, il est désagréable. Ça ne vous dit rien? Et si je vous révèle qu'à la fin, c'est une femme qui vient à bout de lui et le réduit à néant, une femme très jeune, «belle comme Astarté, claire comme l'étoile du berger, aussi puissante que Junon»? Ah, voilà! C'est le Mâle odieux, qui a déjà inspiré tant de pages incendiaires à Louky Bersianik, à Jovette Marchessault, à Jeanne Mance Delisle! Le Mâle, en commençant par Dieu lui-même, à qui on reproche maintenant de ne pas être du bon bord, c'est-à-dire du beau sexe. Quelques phrases de Charlotte Boisjoli, sur les prénoms que son personnage aurait pu porter, et sur le verbe *aduler*, invitent en tout cas à s'in-



Photo: Athé

Charlotte Boisjoli

terroger sur le sens de ce prénom. *Dieu adoré. Théo adulé, Théodule...* Quoi qu'il en soit, le pauvre diable en prend pour son rhume. Car Charlotte Boisjoli, bien sûr, fait un sort à cette espèce de poupée gonflable aux traits sommairement dessinés. Nous assistons, semble-t-il, à un envoûtement littéraire. D'une plume vigoureuse, Charlotte Boisjoli se déchaîne sur Théodule et à la dernière ligne il ne reste plus de lui qu'un «malheureux paquet de cendres» qui volent au vent. Voyons comment elle le massacre. Commençons par le coeur, dont on dit si souvent que les hommes n'en ont pas:

Il n'a pas de coeur; son coeur a été à moitié rongé par des vers frétilants qui continuent de s'en délecter. Ils se trémoussent dans la dégustation morbide de cet organe sec et visqueux (sic). Amer. Fielleux. Des gouttes de pus tombent de cette charogne putride et

des invertébrés rampent vers elle pour avoir leur part de gâteau.

(p. 26)

On reconnaît plus facilement, d'habitude, que l'homme a une intelligence. Il y a trop d'évidences. Charlotte Boisjoli ne discute pas là-dessus: «Il n'a que ça, un cerveau. Il n'est qu'un cerveau. On dit de lui: «C'est une bolle!» Il ne souffre pas, il est électrisé.» Raison de plus pour déchirer, à grands coups de plume et avec une évidente délectation, la matière grise de Théodule:

Son crâne est grugé de l'intérieur par trois gros rats gris. La place qu'ils occupent force son contenu à la descente. Une substance laiteuse, fragile et tendre, onctueuse, glisse lentement vers le bas; c'est la cervelle. Elle remplit sa gorge et se fraie un passage à travers tous les interstices qu'elle rencontre. Les rats sont placés la tête en haut. Ils sucent maintenant. Leurs queues longent l'oesophage. Elles sont couvertes de lambeaux blanchâtres sanguinolants.

(p. 25).

Le ventre, les bras, les jambes de Théodule subissent un traitement semblable. La poupée représentant l'homme maudit se couvre d'épingles. «Une longue aiguille perce le tympan de son oreille gauche pour traverser jusqu'au tympan de son oreille droite: il devient sourd.» La cérémonie est ponctuée de cris de rage: «Bouffissure! Tu n'es que bouffissure prétentieuse et toxique. Je te réproûve. Nous te réproûvons. Poufiasse!»

Ainsi, Théodule, «ce putrescent fantoche», n'est pas seulement réduit en poussière par le dédain parfait de la Femme Nouvelle: il est à jamais réprouvé, condamné, damné: c'est le Maudit d'une religion dont la Femme est la déesse.

Cette création grotesque de Charlotte Boisjoli aurait une place de choix dans une éventuelle *Anthologie de la misandrie dans la littérature québécoise*, mais elle n'est certainement pas le meilleur texte du recueil. La plus belle nouvelle du *Dragon vert*, c'est *Fleur de braise*, aussi suave, exquise, délicate, que *Théodule* est violente. D'ailleurs, ce qui frappe, dans ce recueil, c'est l'étendue du registre de Charlotte Boisjoli. La longue expérience que cette comédienne a du théâtre, de la radio, de la télévision et du cinéma y est-elle pour quelque chose? Écrivain, elle peut passer de la furie sifflante et glapissante à une douceur, un raffinement d'artiste orientale. *Le dragon vert*, première nouvelle du recueil, fait penser, par la vivacité de l'imagination et la finesse des détails, à une estampe chinoise. *Fleur de braise*, par sa pureté et sa perfection, rappelle les *haiku* de la poésie japonaise. *La triste histoire d'un jaloux invétéré* est une classique tranche de vie à la Maupassant. *La main*, à propos de l'insatisfaction d'une épouse honorable, est plus subtilement subversive, dans sa sobriété, que *Scandale chez les bourgeois*, sur le même thème, trop théâtrale, peu convaincante. Les moins réussis de ces huit textes, à mon avis, sont *Le grand livre* et *Dédée*, à cause de chutes décevantes et de digressions mal justifiées, qui affaiblissent le récit. Je pense à l'histoire de la cuillère d'argent. Que de détours pour arriver à ce personnage d'ignoble mari riche qui, en mourant, lègue le gros de sa fortune à sa propre famille, ne laissant à sa veuve qu'une maigre pension et l'argenterie! Il y a bien un soupçon de misandrie là aussi...

Le dragon vert confirme ce que révélait *La chatte blanche*, le premier recueil du même auteur, ou plutôt, comme on dit aux Éditions de la pleine lune: «de la même auteure»: Charlotte Boisjoli a un joli brin de plume.

II- Fragments indicatifs

de Jean Racine
(Éd. L'Arbre HMH)

Jean Racine, homme d'affaires montréalais, importateur-exportateur, est mort en 1969, à cinquante et un ans, d'une maladie incurable. Son autobiographie, *Souvenirs en lignes brisées*, a paru la même année (chez Leméac), de même que des extraits de son journal, *Notes pour une autre fois*, dans les *Écrits du Canada français* (numéro 28). Des *Poèmes posthumes*, écrits au cours des dix dernières années de sa vie, ont été publiés, en 1977, chez Leméac. Et voici que viennent de paraître, aux éditions HMH, neuf «récits posthumes» réunis sous un titre un peu gris: *Fragments indicatifs*.

Le plus remarquable de ces textes, *Rencontres à midi*, porte en épigraphe quelques mots empruntés à *L'Enfer* de Dante: «Je parlerai d'abord de mes autres rencontres...»; mais les autres hommes que rencontre le narrateur de ce récit lui ressemblent comme des frères et ressemblent aussi aux personnages des autres *Fragments indicatifs*. C'est toujours le même héros, dirait-on, qui réapparaît, sous d'autres noms, dans d'autres décors, d'autres situations. L'homme dont parle toujours Racine est un solitaire et un nomade. Il a beaucoup vécu, en homme d'action intelligent et hardi, en hédoniste, aussi. Il a du plomb dans l'aile. Dans les pays du sud où l'amène son travail d'ingénieur, de commerçant ou de géographe, il a souvent eu l'occasion de mesurer l'étendue de la misère humaine. Il est désabusé, las, se sent vieux, et pense parfois à la mort comme ceux qui «finissent peu à peu par l'aimer et l'attendent avec une curiosité mêlée d'angoisse, comme l'heure d'un rendez-vous...» (p. 302). Seul dans un bar, dans une chambre d'hôtel ou dans une maison de campagne, il se livre, en buvant, à des réflexions amères. Ce lettré, qui a beaucoup fréquenté les poètes, a l'habitude de longues méditations sur la condition

humaine mais ne peut pas supporter que des liens trop étroit ou trop solides le rattachent à un seul être. Les femmes de sa vie sont une lointaine correspondante qu'il vouvoie, une maîtresse qu'il a abandonnée avec des enfants, une nièce qu'il renvoie vite aux plaisirs de son âge, une fiancée qu'il a refusé d'épouser, il y a longtemps, parce qu'il ne voulait pas d'un «bonheur qui avait la saveur d'une résignation». Légèrement misanthrope, amoureux de sa solitude, surtout, il aime garder ses distances. Quand il n'est pas seul, il cause avec des êtres sensibles que le hasard a mis sur sa route, qui ne resteront pas longtemps dans sa vie, mais avec qui il aura, pendant quelques heures, écouté et récité des vers de Machado, de Manrique ou de Pessoa. Il est éloquent et le sait; les rencontres sont souvent pour lui l'occasion de longs monologues, considérations élevées dont il se flatte de bannir la vulgaire anecdote, qui seraient ennuyeuses ou ridicules dans la réalité, mais qui s'intègrent parfaitement à des textes dont le style est souvent méditatif.

Le poète et le métaphysicien, en lui, ont parfois des moments d'émerveillement, mais il est malheureux. Il espérait vieillir dans la sagesse et la sérénité; ce rêve s'effrite lentement sous ses yeux. Il a beau se flatter d'être revenu de tout, dans la retraite où il peut satisfaire son goût de la contemplation, le détachement ne lui apporte pas la paix; un malaise s'installe insidieusement en lui et ébranle son stoïcisme. «Une accablante lassitude de soi comme des hommes s'empare alors de l'homme. Tout lui semble insipide, sans couleur ni chaleur, absurde en somme...». Il se sent épuisé, il est angoissé. Il ne trouve pas le repos; parfois il est rongé par le chagrin, comme dans le premier texte, qui a donné son titre au recueil. Frank est un homme mûr qui, comme Rodolphe, dans *L'Insoumise*, de Marie-Claire Blais, ne se remet